

Points de vue

Le spleen d'hippo

Un monde sans pitié d'Éric Rochant

Michel Beauchamp

Numéro 48, mars-avril 1990

Le vidéoclip

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, M. (1990). Compte rendu de [Le spleen d'hippo / *Un monde sans pitié* d'Éric Rochant]. *24 images*, (48), 73-73.

UN MONDE SANS PITIÉ

D'ÉRIC ROCHANT



Hippo (Hippolyte Girardot)

LE SPLEEN D'HIPPO

par Michel Beauchamp

Le spleen, cette mélancolie indéfinissable qui depuis Baudelaire n'a rien perdu de sa force d'évocation, revient visiter le cinéma français, trop heureux d'être sollicité à nouveau pour capter un peu de l'air du temps. Comme on le sait, le spleen n'est ni errance, ni incommunicabilité, ni désespoir. Ce n'est pas davantage américain, italien ou allemand. C'est français et plus subtil, ça joue d'ironie, de désabusement, et c'est une valeur éternellement renouvelable pourvu que s'amoncellent quelques nuages à l'horizon immédiat d'une jeunesse en panne de sensations ou de combats. Comme on s'est complu à dépeindre celle des lointaines années 80, qui ont enhardi Éric Rochant jusqu'à lui faire recracher l'un de ces films-décalques qui surgissent à l'occasion, véritables radioscopies de périodes sans repères, flottantes, telles qu'en connaît chaque génération. En pré-généralité déjà, sur des images brumeuses de Paris, la voix d'Hippo annonce le programme par un laïus de quelques mots sur la perte de ci et de ça, du genre idéologies et utopies, pour admettre vaincue ne plus croire qu'en l'amour, fatal mais aussi fatigant.

Ces films, souvent de premiers films, sont toujours très simples et beaux. Ils réussissent là où tant d'autres échouent à rassembler assez de fines notations pour situer un contexte, assez de couleurs et de musiques pour créer un climat, assez de personnages aux parcours épars pour nouer un récit où ils s'uniront-repousseront, indécidables comme leur temps. L'exploit n'est jamais héroïque mais il convainc, sans

qu'on puisse trop déceler ce qui l'a permis, de la juste composition d'un faux héros, comme happé dans la rue et jeté devant la caméra, ou de l'adéquation de la mise en scène, cohérente et truffée de trouvailles discrètes qui s'accumulent et se répondent. C'est du cinéma qui tangué, qui se faufile entre les influences sans se réduire à aucune.

Un monde sans pitié s'attache donc à scénariser l'absence d'histoire d'Hippo, un type qui ne fait rien de ses 25-30 ans à ce point représentatif qu'on a pu lire dans les magazines de l'Hexagone des mordus s'exclamer: «On est tous un peu Hippo quelque part.» Et le film est ainsi devenu phénomène de société, réputation qui le précède à son arrivée au Québec. Hippo, comme nous tous, est en effet victime d'un monde sans pitié qui recale ses perdants et sème le doute sur l'amour. Sans pitié mais aussi sans danger, ce dont on se rend compte au fur et à mesure que s'installe une gêne devant un film qui, pour dépeindre la morosité de vivre, n'en protège pas moins ses personnages, jamais menacés au point de perdre la faculté d'aimer. Ce n'est pas son sujet, bien sûr, mais le risque de complaisance réside tout de même là, dans le mal de vivre douillet du héros, de ses copains et de ses amours. Car quiconque est digne de soutenir à Mireille Perrier ces regards et ces baisers ne peut être à ce point dépourvu, même s'il s'acharne à n'offrir en retour que lui-même, sans avenir et sans projets, vivant d'infimes malhonnêtetés et de poker.

Jusqu'à ce que l'amour de sa belle l'éjecte un jour de sa bohème qu'on imagine

fort bien temporaire, lui dont le bagage d'études suffirait à l'en sortir, et dont les parents sont de si honnêtes gens. La dérive est contrôlée, encore sous l'égide de la famille à laquelle Hippo et son frère, partageant ce grand appartement enfumé et invariablement bondé, reviennent quand affleure l'incertitude ou que se vide le portefeuille. Le bien, le mal, ils connaissent et lorsque le jeune frangin troque le doux lasch contre la cocaïne, c'est Hippo qui rappelle au risque-tout les limites à ne pas franchir.

Comme lui-même ne franchira pas celles au-delà desquelles il perdrait Nathalie la gagueuse, qui, il le sait, le ramènera tôt ou tard dans les ornières d'une marginalité respectable. À l'image de ses personnages, *Un monde sans pitié* est ainsi un film à la fois aventureux et prudent, qui enivre sans dérouter, très sûr de ses effets, légèrement imbu de son talent désinvolte. Ce qui n'exclut pas la sincérité, comme celle d'Hippo, non feinte et même émouvante lorsque son regard se voile pour un coup de fil de Nathalie. Le mérite d'*Un monde sans pitié* est là, de faire exister ses personnages, typés mais réels, révoltés trop affables mais intègres, comme le film encore. ■

UN MONDE SANS PITIÉ

France 1989. Ré. et Scé.: Éric Rochant. Ph.: Pierre Novion. Mus.: Gérard Torikian. Int.: Hippolyte Girardot, Mireille Perrier, Yvan Attal, Jean-Marie Rollin. 84 minutes. Couleur.